

# La FOURMI ROUGE

Émilie Charizard





≡ La ≡  
FOURMI  
ROUGE

Émilie Chazeraud

ÉDITIONS  
SARBACANE  
Depuis 2003

## Bande-son

- RADIOHEAD, *Creep*
- LUZ CASAL, *Piensa En Mi*
- CAMILLO, *Sag Warum*
- BLONDIE, *Maria*
- THE PUPPINI SISTERS, *Bei Mir Bist Du Schön*
- ROBERTA FLACK, *Hey, That's No Way To Say Goodbye*
- THE CINEMATIC ORCHESTRA, *To Build A Home*
- DAMIEN RICE, *Eskimo*
- FRANCE GALL, *Ella elle l'a*
- THE DANDY WARHOLS, *We Used To Be Friends*
- OLIVIA RUIZ, *Elle panique*
- GARBAGE, *Special*
- JOHN LENNON, The Plastic Ono Band & Yoko Ono, *Instant Karma (We All Shine On)*
- FLORENCE + THE MACHINES, *Dog Days Are Over*
- NENA, *99 Luftballons*
- NAT “KING” COLE, *Joy To The World*
- JACQUES BREL, *La valse à mille temps*

*Pour mon ami Brody,  
qui était la plus flamboyante  
de toutes les fourmis rouges.  
Et pour Iris, ma grande sauterelle,  
et Noël, mon gentil criquet.*



«J'avais l'habitude de penser que j'étais la personne la plus bizarre au monde, et puis je me suis dit, il y a beaucoup de personnes comme cela dans le monde, il doit bien y avoir quelqu'un comme moi, qui se sent étrange et meurtrie comme moi.

Je me l'imagine et j'imagine qu'elle aussi doit être en train de penser à moi.

Si tu existes et que tu me lis, sache que si, j'existe, et que je suis aussi étrange que toi.»

Frida Kahlo





1  
Miss Pudding

Mon père dit souvent que juste avant de venir au monde, chacun d'entre nous tourne une gigantesque et invisible roue de la Fortune.

S'il a raison, j'ai fait banqueroute.

Par exemple : je suppose que vous avez déjà rêvé d'être quelqu'un d'autre. Un copain de classe, un champion de foot, une star internationale, n'importe qui. Eh bien, même si je suis catégoriquement « n'importe qui », j'ai la certitude absolue que personne sur cette Terre n'a *jamais* voulu être moi – ne serait-ce qu'un millionième de seconde.

La première fois que j'ai compris ça, j'avais neuf ans et un amoureux de CM1. Il s'appelait Pierre Siffère, portait tous les jours le même jogging vert bouteille et possédait la paire d'yeux gris la plus magnétique du monde.

Dès que je voyais Pierre, je sentais mes os fondre et couler dans les muscles de mes jambes. (Ce n'était pas pratique pour marcher, mais c'était fabuleux à ressentir.) J'attendais chaque jour la pauvre minute durant laquelle il me tiendrait la main pour entrer en classe, lorsque nous devions nous mettre en rang. Quand ses doigts moites et boudinés s'enroulaient autour de mes propres doigts moites et boudinés, je vivais les secondes les plus intenses de ma vie.

Mais au bout de quatre jours de passion brûlante, Pierre refusa ma main pour ventouser celle de Lucie Christos.

Notre grand amour était mort, sans signe avant-coureur ni râle ultime. Mon ex-âme sœur enterra définitivement notre belle histoire par une déclaration aussi incongrue que cruelle :

– Je t’aime plus. Tu sens le pudding.

J’avais déjà mangé du pudding, une fois, à l’hôpital. J’avais cinq ans, et l’objet du délit trônait sur le plateau de ma grand-mère, qui n’en voulait pas.

– Allez maman, avait dit mon père, fais un effort : le pudding, ça se mange sans faim ! Ça glisse tout seul !

Mémé Magda avait plissé le nez.

– Ça me dégoûte. C’est mou, tremblotant, c’est pâlot... comme mon derrière, tiens ! Tu sais, c’est pas parce qu’on n’a plus de dents qu’il faut nous refiler des saloperies pareilles ! J’ai travaillé toute ma vie : à onze ans, j’étais déjà dans les champs de patates ! J’ai une petite retraite, une bonne mutuelle et voilà ce qu’on m’offre comme repas du condamné ?!

– Arrête un peu ! T’es pas condamnée !

– Si. Et tu sais, même dans le couloir de la mort, la veille de la rencontre avec la grande Faucheuse, les assassins mangent mieux que moi ! Dis pas que c’est pas vrai : j’ai vu le reportage sur la trois ! Je dois tuer qui pour avoir une torche aux marrons, dis ?

Papa avait soupiré en me tendant l’espèce de flan industriel. Ils avaient raison tous les deux : ce truc était insipide, fadasse... bref, nul. Mais en effet, ça glissait tout seul.

– Ah bah c’est pas perdu pour tout le monde ! Elle adore ça, la petite ! C’est bien, parce que je déteste gâcher. Hein que tu aimes ça, Miss Pudding ?

J’avais souri en hochant exagérément la tête. J’avais appris très tôt que c’est ce qu’il faut faire, avec les vieux, quand on veut leur faire plaisir. Ma grand-mère était morte le lendemain, comme elle l’avait prédit, et mon père regrette encore de ne pas être allé lui acheter sa torche aux marrons. On en mange une chaque année le jour de sa mort. Pour lui rendre hommage, soi-disant.

Suite à ma rupture déchirante avec Pierre Siffère, j'avais pleuré. En pleine classe. Devant mes camarades. Et la maîtresse. Je me sentais dégoûtante, molle, tremblotante et pâlotte comme un derrière de vieille. Pour la première d'une interminable série de fois.

Pierre-Rachid, mon meilleur ami, était sorti du rang pour venir glisser sa main pas du tout moite dans la mienne. Il m'avait fixée intensément avant de dire :

– Je sais pas quoi dire.

Et il n'avait effectivement rien dit d'autre, dans un premier temps. Puis il avait dû se sentir inspiré, en fin de compte, parce qu'il avait ajouté :

– Je trouve ça chouette, le pudding. J'aime bien.

C'était sympa, même si j'aurais quand même voulu être aimée plus que bien. Devenir plus que chouette. Je voulais être une torche aux marrons, moi ! Mais c'était déjà trop tard pour ça.

Dès la naissance, je ne partais pas gagnante : j'ai un ptosis congénital à l'œil gauche.

Je parie que vous ne savez pas ce que c'est – alors que vous en avez forcément déjà vu un au moins une fois, au cinéma ou à la télé. En gros, ma paupière s'affaisse sur mon iris, ce qui fait que j'ai l'œil perpétuellement mi-clos, comme l'inspecteur Columbo. Ça me donne un air à moitié endormi (ou sexy, si on tient absolument à voir la chose avec optimisme et qu'on a des goûts bizarres).

Par chance, la mèche dans le visage est à la mode. Sauf que ce ne sera certainement plus le cas dans dix ans, et alors il faudra bien que je m'adapte... « S'adapter », c'est tout un concept. L'année dernière, en cours de bio, on a appris que le coccyx était le reste anatomique d'une queue. Une QUEUE ! L'ancêtre de l'Homme en avait besoin pour chasser les mouches, faire balancier, se protéger d'assauts sexuels indésirables, etc. Avec l'Évolution, et en *s'adaptant*, on l'a perdue. On a réussi à se passer d'un membre à part entière, à le gommer de notre structure corporelle. C'est fou, non ?

Sachant ça, je n'ai aucune excuse pour ne pas progresser... Au fond, je suis surtout handicapée par une propension irréprensible à tout faire de travers : je ne porte pas les bons vêtements, je n'écoute pas la bonne musique, je n'ai pas les bons hobbies. Quoi que je fasse, je suis à côté. C'est comme ça depuis toujours.

Mais pour une fois, je plaide non coupable : c'est une question de génétique, une affaire de famille. J'ai également reçu en héritage la sensation de jambes lourdes, la peur du vide et une tendance naturelle au ridicule.

Mon père reste pour moi le plus grand et fier représentant de cette lignée. J'ai un bon milliard d'anecdotes pour le prouver. Au hasard : la fête d'anniversaire de Karen Boutboul. Elle fêtait ses six ans, et papa avait tenu à ce que je lui fasse cadeau d'un chaton. Empaillé.

Ah oui, j'oubliais : mon père est taxidermiste. (Vous voyez : je n'exagérerais pas en parlant de « tendance naturelle au ridicule ».) Lui, il affirme que c'est bien plus qu'un métier ou une passion. Que c'est une véritable vocation.

*« Pour offrir l'éternité à vos chers compagnons,  
je suis le champion. »*

Ça, c'est ce qu'il a fait imprimer sur ses cartes de visite (car oui, il est également adepte de rimes pauvres et jeux de mots nuls).

Cependant, je dois reconnaître que son commerce marche étrangement bien.

Dans l'esprit de mon si fantasque géniteur, ce cadeau superbe aurait dû m'assurer à jamais l'amitié de Karen. Seulement voilà : elle a hurlé en voyant le contenu du paquet. Sa mère a hurlé en voyant le contenu du paquet. Les huit autres fillettes ont hurlé en voyant le contenu du paquet.

Moi, je ne sais pas trop pourquoi, je m'efforçais de continuer à sourire. Ce qui me donnait un air de sadique comme on en voit seulement dans *Esprits criminels*.

Récapitulons : je nais avec un ptosis, ce qui est déjà pas mal. On peut ajouter à ceci des genoux cagneux, des cheveux filasse

ni bruns ni blonds (mais ça, il paraît que c'est très tendance : les Américains appellent cette nuance le « brond »).

Ensuite, je suis faite comme un mec, le léger détail du pénis mis à part. Les bons côtés ? Des hanches étroites et des mollets fins que même les travestis thaïlandais peuvent m'envier. Les mauvais ? Un cou de taureau et pas de seins.

Quoi d'autre...

Je joue de l'hélicon depuis mes neuf ans et j'adore ça. Je m'exerce tous les soirs, dans notre petite cave, pour ne gêner personne. Il faut être vraiment mélomane pour apprécier cet instrument... J'ai appris à jouer dans le noir, vu que la minuterie fait sauter la lumière toutes les quatre minutes.

Je fabrique des modèles réduits de scènes ordinaires, en papier canson blanc, dans des boîtes à chaussures vides. J'en ai vingt-trois à ce jour. C'est assez encombrant, mais chacune représente un moment important de ma vie et je ne peux, de fait, en jeter aucune : ce serait comme broyer un souvenir. Les versions miniatures de moi ont toujours l'air plus solides et heureuses que la vraie.

Je vénère Milan Kundera, dont je lirai et relirai probablement l'œuvre complète jusqu'à ma mort. Je collectionne des trucs débiles comme les prospectus colorés que les marabouts sénégalais du quartier afro glissent parfois dans les boîtes aux lettres. Mon préféré reste celui qui promet *le retour de l'être aimé* en ces termes précis : « *Il courra derrière vous comme un chien derrière son maître* ».

Moi, les démonstrations d'affection en public me mettent mal à l'aise. J'ai globalement horreur de tout ce qui est embarrassant : les comédies musicales françaises, le stéthoscope du docteur sur la poitrine, se sourire à soi-même dans la cabine du photomaton, réciter un poème mièvre devant toute la classe, marcher sans serviette du banc jusqu'au bassin de la piscine, être serrée contre des corps inconnus dans le bus bondé, devoir enlever ses baskets dans le vestiaire après deux heures d'athlétisme, l'infirmière scolaire quand elle demande si on a mal au ventre parce qu'on a *vraiment* mal au ventre ou

parce qu'on a un contrôle de géo et que tout ce qu'on connaît de la Grèce, c'est Nikos Aliagas et la feta.

Je ne supporte pas les mots « croûte », « flétan » et « conchier ». En revanche, j'éprouve un plaisir suspect à dire « plexus », « superfétatoire » ou encore « pyrolyse », et je m'efforce de les placer dès que je peux. J'ai peur des grains de beauté qui se transforment en cancer de la peau, alors je photographie les miens tous les mois pour observer leur évolution. Les gens qui ont des pellicules dans les sourcils me perturbent énormément mais, à l'inverse, j'adore ceux qui ont les oreilles asymétriques. J'aime les chaussures vernies, même si ça couine sur le lino, et les chemises d'homme – je porte d'ailleurs celles de papa presque tous les jours. Elles sont trop grandes, informes et je dois replier les manches au moins quatre fois, mais je m'y sens parfaitement à l'abri de tout ce qui m'angoisse : l'hostilité ambiante, le vent et la mode.

Ce portrait resterait incomplet sans la description de ma chambre qui est, selon mon père, à l'image de ma cervelle. Pleine à ras bord d'un joyeux bordel hétéroclite, composé d'une accumulation périlleuse de poignées de porte rouillées, gommes rigolotes, biographies de John Lennon et montres à gousset qu'on-pourrait-croire-anciennes-mais-obtenues-en-fait-grâce-à-un-vieil-abonnement-aux-éditions-Atlas.

Les rares pans de murs non occupés par des étagères déglinguées sont couverts d'affiches de Michael Sowa, un peintre allemand né en 1945. J'aime particulièrement celle de la volaille au collier de perles. Elle est très digne.

Tout cela réuni suffit à expliquer une certaine impopularité au lycée, je suppose, comme des Lego de bizarrerie emboîtés les uns dans les autres.

Papa dit que les choses évolueront un jour. Que les codes sociaux changent et que, si je reste immobile assez longtemps, je finirai bien par être tout à fait à la mode. Il croit fermement que dans vingt ans, toutes les ados dignes de ce nom pratiqueront

des instruments à cuivre pesant douze kilos, garderont un œil constamment fermé pour avoir l'air désabusé et rêveront de s'appeler comme moi.

Parce que oui, la cerise sur le pompon, c'est mon prénom. *Et mon nom. Vania Strudel. Strudel* – qu'on doit prononcer « chtroude! », si on veut être parfaitement académique. Un blase de protège-slip accolé à une pâtisserie autrichienne bourrative. Youpi. La moitié de mes chers camarades m'appelle Tampax et le reste opte pour Strud'balle.

Adorable, n'est-ce pas ?

Ce *Vania Strudel*, je le dois au goût prononcé de mes parents pour la fantaisie culturelle et leur créativité identitaire. Ma mère, portugaise et étonnamment fière de l'être, tenait à rendre hommage à Vania Fernandes, une chanteuse dodue née dans le même port qu'elle et dont tout le monde se fout (en 2008, alors que j'avais sept ans, elle est arrivée treizième à l'Eurovision : ma mère était plus fière que si on venait de lui annoncer que notre chienne, Barjette, était capable d'expliquer le phénomène de relativité en seize langues). Mon père, quant à lui, se contente d'être un Allemand repent. Excepté cet harmonieux « Strudel » qu'il m'a légué, il ne garde de sa culture d'origine qu'un penchant pour les chaussures plus confortables que belles, quelques morceaux du mur de Berlin et l'adoration du pain noir. Je trouve ça déjà bien suffisant – mais je tiens à préciser tout de suite que, la plupart du temps, j'adore mon géniteur. Lui et moi, on a une relation privilégiée. Il faut dire que, dans la mesure où ma mère n'est plus parmi nous, c'est assez simple d'entretenir un rapport exclusif...

Parce que, voilà, Maria-Luzia Strudel née Ferreira est morte, quelques jours après mon huitième anniversaire. Comme ça. D'une seconde à l'autre, elle quittait ma vie. Pouf.

Un matin, on était en voyage à Paris et on riait tous ensemble à la foire du Trône. On avait fait la grande roue, les chaises volantes, les toboggans... C'était génial. Elle avait gagné pour moi un poisson rouge increvable, que je traîne encore aujourd'hui. Et l'après-midi, c'était terminé.

Je me souviens du trajet de retour, dans un train dont papa et moi étions les fantômes. On est rentrés dans notre maison hantée d'elle. Son parfum a mis du temps à disparaître. Chaque bibelot, chaque cadre, chaque tasse portait son empreinte.

Alors on a déménagé. Ça devenait trop dur, trop pesant. Et surtout trop cher – le seul salaire de papa ne pouvait plus suffire. On a quitté notre charmant quartier pavillonnaire, où chaque baraque ressemble à la suivante et où on adore être comme les autres. On a trouvé un petit duplex dans un immeuble défraîchi et bancal. Ma nouvelle chambre me paraissait exiguë et ridicule. En comparaison, le placard sous l'escalier de Harry Potter faisait loft industriel.

Les chiens n'étant pas acceptés dans la copropriété, papa a été obligé de refourguer Barjette au premier venu. Ça a beau être une expression, je peux assurer que le gars qui est passé la chercher chez nous était réellement le premier venu. Il sentait la frite froide et portait un t-shirt couvert de taches douteuses. La première chose qu'il a faite en voyant Barjette, c'a été de lui passer une chaîne à gros maillons autour du cou. Il n'a pas pensé à la caresser d'abord. J'en ai encore plus voulu à ma mère d'avoir disparu.

Pourquoi ? Parce que je venais de changer de famille, d'école, d'adresse et d'animal de compagnie. J'ai baptisé mon poisson Fred, parce qu'il ressemblait à n'importe quel poisson de l'univers, tout comme les Fred ressemblent à n'importe quel Fred de l'univers. C'était une bestiole sans intérêt et stupide. Il n'imposait aucune contrainte et ne procurait aucune joie, hormis quand il mangeait les Spécial K aux fruits rouges que papa achetait dans l'espoir ténu de perdre un peu de bedaine. Le reste du temps, cette créature restait un pet de mouche dans le brouhaha tonitruant du cosmos. Exactement comme moi.

Je le regardais tourner en rond dans le saladier Duralex auparavant réservé aux salades composées. Il avait l'air parfaitement con.

C'est peut-être pour punir ma mère que j'ai installé son urne à côté du bocal de Fred. Ils cohabitent sur mon bureau, depuis. Je suppose qu'on pourrait trouver ça malsain : l'idée de garder



les cendres maternelles à côté d'un pot à stylos ne paraît pas très feng-shui. Mais ça ne regarde que moi, car « chacun a sa propre manière de faire le deuil », paraît-il.

Au début, chaque coup de nageoire me rappelait douloureusement l'absence de maman. Et puis, avec le temps, ça aussi, ça s'est estompé. On croit qu'on ne s'habituerait jamais à certaines choses. Qu'on ne se remettra pas.

Mais malgré soi, le plus souvent, on se fait à tout.

\*\*\*

La vie aurait pu être définitivement triste et compliquée, avec tout ça. Mais par miracle, sur le palier d'en face, il y avait la famille Abdelkrim. Nacera et Hocine, les parents, et leur fils Pierre-Rachid, plus connu sous le nom de Pirach.

Je me souviens comme si c'était hier du jour où je l'ai vu pour la première fois. On avait huit ans tous les deux, et... c'est à peu près la seule chose qu'on avait en commun.

– Salut. Tu t'appelles comment ?

– Vania.

– Et t'as quoi à l'œil ?

– Un ptosis.

– Ah d'accord. Et ça te fait mal quand tu clignes ?

– Non.

– Ah d'accord. C'est chouette : ça fait un peu pirate !

– ...

– Moi, je m'appelle Pierre-Rachid.

– Pierre-Rachid ? C'est rigolo !

– Ouais, je sais. C'est l'intégration.

*L'intégration.* Hocine, son père, n'avait que ce mot à la bouche. Il voulait être plus français que les Français pur porc qui se reproduisent dans l'Hexagone depuis Vercingétorix. Il portait des vestes coupées, des lunettes de banquier et une montre en toc démesurée. Il se regardait souvent dans le miroir derrière la porte d'entrée de leur petit appartement, une copie parfaite du nôtre, et il souriait à son reflet, satisfait, avant de déclarer :

– Ah voilà : là, je ressemble vraiment à un Stéphane ou un Nicolas, hein !

Sauf qu'il était en France depuis trois ans seulement et qu'il prononçait « Nicoulas ».

Quant à Nacera, je l'ai toujours aimée. Elle souriait rarement et passait son temps à s'étaler de la crème Nivea sur le visage. Elle disait que la peau sèche, pâlotte et ridée des Françaises la traumatisait. Elle était belle.

Pierre-Rachid et moi, on partageait tout : nos jouets, nos livres, nos punitions... Mais ce que j'aurais vraiment voulu qu'il partage avec moi, c'était elle. Le prototype le plus abouti de la mère parfaite. Elle n'avait que des qualités, à mes yeux : elle était pudique, discrète et bienveillante.

– Tiens, Vania, j'ai fait beaucoup trop de gratin : tu veux en emmener chez toi ? Ça évitera à ta maman de cuisiner ce soir !

– Y a pas de maman chez moi...

– Oh. D'accord. Eh bien, ça évitera à ton papa de cuisiner ce soir.

J'avais pris le plat entre mes petites mains et je pouvais voir mon reflet déformé dans le papier aluminium bosselé. J'avais honte alors que je n'avais même pas vraiment menti... C'est juste que je n'avais pas tout dit.

Je n'osais pas affronter le regard de Nacera ; mais en levant le nez quelques secondes plus tard, j'avais constaté qu'elle était déjà passée à autre chose. Elle avait pris note et basta.

Et on n'en a plus jamais reparlé. Le message s'était rapidement transmis dans tout l'immeuble : les Strudel n'étaient que deux. Point. Personne n'a abordé le sujet depuis, ni avec mon père ni avec moi. Peut-être par indifférence : après tout, derrière chaque porte de chaque palier se jouent des petites tragédies ordinaires. Quand on se croise dans les escaliers, on a l'élégance de parler d'un peu de tout et surtout de rien. On ne s'interroge pas sur ce qu'on entend à travers les murs trop fins : les disputes, les crises de larmes, les départs soudains. Ça ne se fait pas. Parfois, poser des questions, ça peut être

comme vouloir serrer la main d'un manchot : c'est déplacé et incroyablement gênant.

Quoi que Pierre-Rachid ait perçu de ce qu'il se passait de notre côté de sa cloison, il a toujours fait comme si. Comme si de rien n'était. Comme s'il me connaissait par cœur et que tout ce qu'il voyait en moi, y compris les travers et les nœuds et les failles, lui convenait totalement. C'est pour ça que je l'ai laissé s'approcher et qu'on est devenus inséparables. Indissociables.

On était à part, comme des jumeaux pestiférés. Lui parce qu'il était arabe, moi parce que j'étais moi. On se protégeait l'un l'autre. Rien qu'en restant ensemble, côte à côte, en permanence. À nous deux, on s'attirait pas mal d'ennemis, mais on s'en fichait. On passait des heures à rêver au jour où on serait grands. On tirait des plans sur des tas de comètes qui ne traversaient jamais nos ciels bas de plafond. On échafaudait des stratagèmes improbables pour devenir soit riches, soit célèbres, soit les deux.

– Ça va ensemble, Vania, riche et célèbre !

– Bah non ! Pas du tout !

– Bah si !

– Je te dis que nan, Pirach ! Regarde : Mère Teresa, elle est célèbre, mais pas riche !

– Elle est toujours plus riche que nous...

– Ou le bonhomme vert de la pub Cételem : il est célèbre, mais pas riche non plus !

– Parce qu'il existe même pas !

– Bien sûr que si, il existe, puisqu'on peut le voir.

– Ça suffit pas pour exister, être vu.

– C'est quand même fou : toi, tu crois qu'Allah existe alors que tu le vois pas et le bonhomme Cételem, que tu vois, t'y crois pas ?!

– Hé ouais. C'est comme ça.

On était couchés sur le carré d'herbe minuscule devant les places de parking. Aucune fleur n'a jamais poussé là-dessus.

– Bon. Admettons. Cite-moi quelqu'un de riche, mais pas célèbre, maintenant !

– Mais... c'est impossible puisqu'il n'est PAS célèbre ! Je ne le connais pas !!

Pierre-Rachid avait eu l'air de réfléchir, puis il avait renoncé. C'est pour ça qu'on ne se disputait jamais : il n'avait aucune endurance intellectuelle.

En sixième, on a été séparés. Il n'était plus dans ma classe, bien que toujours dans le même collège. Je me retrouvais en 6<sup>e</sup>, où je ne connaissais personne alors que tous les autres riaient ensemble comme des cousins consanguins. C'était l'arche de Noé en plus moche, et moi, je me sentais encore une fois comme un animal pas très utile, dont la Création pouvait se passer.

Heureusement, l'après-midi même du jour de la rentrée, Victoire Morin déboulait parmi nous. Notre prof principale nous l'avait présentée en nous demandant d'être *un soutien pour elle*. La moitié des garçons avait ri – ils n'avaient jamais entendu le mot « soutien » qu'associé à « gorge », auparavant...

À première vue, c'est vrai que Victoire avait plus besoin d'un soutien-gorge que de soutien tout court : elle était un avion de chasse en construction. Je la voyais déjà décoller et me laisser sur le tarmac avec mes valises de laideur... Blonde, élancée, mignonne à crever, elle suscitait l'hostilité naturelle des filles autour d'elle.

Ce n'est que lorsqu'elle s'est frayé un passage au milieu des chuchotements et des sacs balancés au sol, laissant dans son sillage un fumet dérangeant, que nous avons tous compris la demande de l'enseignante...

Victoire a pris place sur la seule chaise libre : celle à côté de moi. La prof a continué à travers le brouhaha, imperturbable, telle une moissonneuse-batteuse dans un champ de blé agité par le vent.

– Votre nouvelle camarade est atteinte d'une... maladie. Elle n'est pas responsable de son état. Ce n'est pas sa faute. J'insiste là-dessus. Je demande donc à chacun, individuellement, d'être particulièrement accueillant et sympathique avec Victoire. Je ne *tolérerai pas* qu'il en soit autrement.

En vérité, elle a toléré. Je crois même pouvoir dire qu'elle a participé à l'intolérance. Parce que la maladie de Victoire l'indisposait, comme la totalité des êtres humains dotés d'un odorat.

Victoire Morin schlinguait. Elle schlinguait même grave sa race le poisson pourri. Elle était atteinte du *fish-odor syndrom*. D'après ce qu'elle m'a expliqué un jour, c'est une histoire d'enzymes qui fonctionnent mal.

De mon côté, bien que j'aie plus d'une fois frôlé l'évanouissement, j'ai souvent béni secrètement le dieu des maladies de merde. Sans lui, Victoire n'aurait jamais été mon amie : en dehors de ses effluves corporels, elle avait tout pour devenir une pouffe parfaitement populaire et enviée. Car en plus d'être canon, elle était coquette à l'excès et incroyablement superficielle.

Malheureusement, parce qu'on la sentait venir à trois jours de marche, elle était reléguée au rang des parias. Comme moi. Elle se retrouva rapidement affublée du surnom de « Victoire Morue », ce qui me réjouissait, moi la Strud'balle de service. J'étais persuadée d'avoir trouvé mon âme sœur.

Comme toute personne appartenant à la caste des Intouchables, Victoire subissait une existence compliquée et pitoyable. Par exemple, elle devait suivre un régime alimentaire spécial pour ne pas puer encore plus, et échappait ainsi à la torture de la cantine scolaire. Et elle était dispensée d'exercice physique pour ne pas puer encore plus, et échappait ainsi aux cours d'EPS. C'était un tel cas social qu'en comparaison, je passais pour une fille quasi fréquentable.

Je me fichais de tout ça. J'ai appris à respirer par la bouche en sa présence, voilà tout. Victoire méritait cette petite gymnastique ORL : elle est restée la fille qui a posé sa main sur la mienne quand elle m'a vue écrire « *décédée* » à côté de l'item « *profession de la mère* » sur la feuille d'informations que nous inflige chaque bip de prof à chaque bip de rentrée. Et, même si elle était moite et chaude (la main de Victoire, pas la rentrée), ça m'avait bouleversée. Difficile de rester cynique et désabusée

en permanence avec une amie aussi chaleureuse, combative, positive et maladivement joyeuse que Victoire Morin. Mais je fais de mon mieux.

Quatre ans plus tard, on a pas mal changé, Pirach, Victoire et moi. On est toujours amis, bien sûr, mais nos problèmes ont grandi en même temps que nous.

Je rentre en seconde demain matin et je crois que je préférerais subir une coloscopie chaque jour pendant un an plutôt que d'entrer au lycée Victor Considérant...

\*\*\*

– Je suis là, je suis là !

Rachel déboule, essoufflée et rougeaude, son épaisse frange collée au front par la sueur. Des grappes de sacs en tissu entravent sa silhouette alourdie par une dépression chronique et un traitement médicamenteux contre les troubles de l'humeur.

Elle claque la porte d'un coup de talon. Rachel est typiquement le genre de personnes dont la seule vue est épuisante : essayer de comprendre son flot de paroles tout en la regardant brasser de l'air me donne toujours envie de bâiller. Paradoxalement, elle ne fait pas du tout ses quarante-sept ans. Peut-être parce que, psychiquement, on ne lui en donnerait guère plus de treize.

Cette femme est une caricature sur pattes potelées. L'archétype de la vieille fille sépharade dissimulant ses mollets velus derrière la toile de longues jupes informes et planquant ses cheveux secs et grisonnants sous un foulard à grosses fleurs russes.

– Bonsoir !

– Excuse-moi, Vania : ça a pris plus de temps que prévu. Madame Chouchayan hésitait entre le bol batteur sans socle en silicone et le bol batteur avec socle en silicone... Elle me rend folle, celle-là !

Ah oui, j'oubliais : Rachel anime des réunions Tupperware de temps en temps, histoire de mettre du beurre dans les boulettes.

Son travail d'astrologue ne lui permet pas de vivre les fins de mois en toute décontraction... Elle a promis de me faire mon thème astral, mais elle ne veut pas « influencer mes choix et modifier le futur » en m'en disant trop.

Oui, je confirme : Rachel a une légère tendance à surestimer ce qu'elle appelle son « don du Ciel ».

– C'est pas grave, ça me dérange pas. Je t'assure.

– Tu es mignonne. Tu t'occupes si bien de Papa... Il t'aime beaucoup, tu sais.

– Non, je sais pas.

– Si si, crois-moi : il est différent, avec toi. Plus détendu. Plus souriant.

On va dire qu'elle a raison, hein. Parce que, de ce que j'en vois, Abraham Horowitz, 76 ans, ne sourit jamais. Il a fait une série d'AVC l'an dernier et depuis, son activité cérébrale est plutôt molle. C'est ce qui arrive lorsque des tas de vaisseaux explosent dans votre crâne, comme une imperceptible guerre intergalactique... Disons-le crûment : à l'heure actuelle, Abraham a la réactivité de Fred.

C'est pour ça que Rachel a besoin de moi : je fais du papy-sitting pour elle.

En vérité, c'est un travail assez facile. Aussi facile que surveiller une petite cuillère.

Au début, j'étais un peu intimidée par ce grand monsieur maigre et silencieux, né en 1940, au camp de concentration de Birkenau. Oui, parfaitement : *dans* le camp. Ce qui suffit à prouver que la Vie avait follement envie de le voir exister.

– Bonjour.

– ...

– Je m'appelle Vania. Je viens d'en dessous.

– ...

– Je veux dire : j'habite l'appartement du dessous. Au troisième. Je suis là pour m'occuper de vous. Enfin, jusqu'à ce que votre fille rentre, quoi.

– ...

– Bon. Euh... Rachel ne m'a pas dit ce que vous aimez faire.

– ...

– Vous avez envie de jouer ? À un jeu pour vi... des personnes de votre âge, bien sûr. Pas au *Monopoly* ou un truc comme ça.

– ...

– Quoi que... Est-ce qu'il y a vraiment un âge pour jouer au Monopoly ? Ça peut amuser tout le monde. C'est assez fédérateur. Les pubs disent « de 7 à 77 ans ». À moins que ce ne soit dans la chanson de Sardou que j'ai apprise à l'école primaire ? Je ne sais plus...

– ...

– C'est comme les dames. Les mikados. Ou les petits chevaux. J'ai un ami d'enfance, Pierre-Rachid, avec qui on faisait carrément des tournois de petits chevaux ! On était à fond... Ce qui, avec le recul, est assez bizarre : ça reste l'un des jeux les plus stupides qui existent.

– ...

– Le Mille bornes. Ça, c'est vraiment génial !

– ...

– Mon père m'a offert « Destins » pour mes neuf ans. J'étais fascinée : je croyais que mon avenir dépendait de ce jeu. Pour de vrai. Alors j'étais hyper concentrée à chaque fois que je commençais une partie, vous voyez ?

– ...

– Vous connaissez « Destins » ?

– ...

– L'idée, c'est qu'on peut choisir entre une voie universitaire et une carrière, pour déterminer un métier, un salaire, le montant de nos impôts... Ensuite, on tourne « la roue du destin » pour savoir de combien de cases on peut avancer à chaque tour, si on va se marier, quel genre de maison on sera en mesure de s'offrir et le nombre d'enfants qu'on peut se permettre d'avoir. Un bilan comptable, en résumé...

– ...

– Quand on y pense, c'est le concept de jeu le moins drôle du monde : la vraie vie, avec tout ce que ça a de chi... contrai-



gnant. Je ne suis pas sûre que je passais de bons moments en y jouant, en fait.

– ...

– Ça calculait même notre retraite ! Histoire de savoir dans quelle baraque on allait finir... Maison de milliardaire ou de campagne. Ils ne poussaient pas le vice jusqu'à proposer l'hosto. De toute façon, on ne meurt pas dans « Destins ». Ça doit rester ludique. Après la retraite, les joueurs font les comptes et c'est celui qui a le plus d'argent de côté qui gagne. Évidemment.

– ...

– C'est atroce, comme moralité. Rien n'a d'importance excepté le fric. Ni le travail, ni la famille, ni les expériences accumulées. Seuls les billets épargnés ont de la valeur. Même si on a toujours été poli et civique, même si on a suivi les règles à la virgule près, sans jamais tricher.

– ...

– Les concepteurs ont vraiment saisi la nature humaine dans ce qu'elle a de plus noble, hein ?

– ...

– Vous savez, j'ai tendance à beaucoup parler quand je suis nerveuse. Et rien ne me rend plus nerveuse que le silence. À part le vide, peut-être. Le vide, c'est angoissant aussi...

– ...

– J'ai réalisé que lorsque les gens se taisent, ils ont tout le temps de vous regarder attentivement. Et je n'aime pas ça. Être regardée. Alors je remplis, je remplis, je remplis... Jusqu'à ce que ça déborde.

À ce moment-là, j'avais ri un peu. Ça sonnait tellement faux que j'avais immédiatement eu envie de me gifler.

– ...

– Cela dit, vous ne me regardez pas, vous. Et bizarrement, ça me rend encore plus nerveuse.

– ...

Bon bon bon. L'honnêteté non plus ne marchait pas...

– Pardon, mais si vous ne me dites rien, je vais devoir continuer à broder toute seule autour de sujets aussi passionnants

que les différentes textures de papier peint ou la communication par phéromones chez les coléoptères.

J'avais vu son œil briller, furtivement. Une étoile filante d'intérêt dans une nuit noire. Ses lèvres avaient trembloté, comme s'il avait eu une envie furieuse de me répondre mais qu'il en était incapable.

– Les coléoptères ? Vraiment, c'est ça votre truc ?! Bon, alors, vous allez devoir vous contenter de ce que j'ai retenu du reportage qui est passé hier sur Arte, mais, grosso modo, on voyait des...

J'avais rassemblé mes restes de souvenirs, comme on le fait avec des miettes sur une table, pour assurer quelques minutes de blabla sur le sujet, encouragée par les signes quasi imperceptibles d'attention que je croyais capter. Et puis, au fur et à mesure, j'ai commencé à lui parler de choses plus personnelles, à lui raconter toutes sortes de trucs qui se bouscuaient dans ma tête, à lui tenir la main aussi.

C'est comme ça qu'on fonctionne, depuis. Et quand ma vie n'est plus assez dense pour alimenter mes monologues, je lui fais la lecture. Journaux, livres, magazines télé... Peu importe. Parfois, je le peigne un peu, j'arrange son col, je déplie une couverture sur ses genoux ou je lui donne de l'eau. Progressivement, sans m'en rendre compte, je me suis attachée à lui. C'est arrivé comme ça, dans la lenteur. Abi est un peu le grand-père que je n'ai pas eu (le tabac et la liqueur de prune ayant cueilli mes aïeuls à l'automne de leurs existences). De son côté, je suis sûrement ce qui s'approche le plus de la petite-fille que la vie lui a refusée.

Rachel pense que c'est parce qu'elle n'arrivait pas à tomber enceinte que son mari l'a quittée il y a trois ans. Moi, je pense que c'est surtout parce que c'est un gros con.

Il a tout emporté avec lui, même la mézouza accrochée au montant de la porte d'entrée. Il a aussi embarqué la jeune Shoshanna Tannenbaum, qui vivait au rez-de-chaussée. Ça a fait toute une histoire, dans l'immeuble. Entre les pro-Rachel et les pro-Shoshanna, c'était la Guerre froide. Les Strudel étaient



Directeur de publication : Frédéric Lavabre

Collection dirigée par Tibo Bérard

Maquette : Claudine Devey

© Éditions Sarbacane, 2017

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays. Toute représentation ou reproduction, intégrale ou  
partielle, faite par quelque procédé que ce soit sans l'autorisation écrite  
de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite.

Achevé d'imprimer en octobre 2018  
sur les presses de l'imprimerie ProImpress

N° d'édition : 0096

Dépôt légal : 2<sup>e</sup> semestre 2017

ISBN : 978-2-37731-284-9

*Imprimé en Bulgarie*